

Roger Briand

Antoinette,
résistante,
épouse exemplaire
du Commandant Marey

Chronique de la Résistance forézienne

Village de Forez

1999

Village de Forez, bulletin d'histoire locale.

Siège social (abonnements) :

- Centre Social de Montbrison, rue Puy-du-Rozeil, 42600 MONTBRISON.
- Directeur de la publication : Claude Latta.
- Rédaction : Joseph Barou.
- Abonnement et diffusion : André Guillot.
- Comité de rédaction :

Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Danielle Bory, Roger Briand, Mireille Busseuil, Pascal Chambon, Edouard Crozier, Pierre Drevet, Roger Faure, Francis Goutorbe, André Guillot, Jean Guillot, Marie Grange, Claude Latta, Mickaël Lathière, Philippe Pouzols, Stéphane Prajalas, Pierre-Michel Therrat.

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1999.

Impression : Centre départemental de documentation pédagogique de la Loire, Saint-Etienne.

Memorandum...

Quelques mois d'une "drôle de guerre" suivis de quelques jours d'une "guerre éclair" se soldent, en juin 1940, par la débâcle de l'armée française. La France humiliée doit subir l'occupation allemande, d'abord partielle, bientôt totale. Séparé de ses centaines de milliers de prisonniers, confronté aux affres de la disette, le pays exsangue plonge dans un complet désarroi. Pour la plupart des Français, l'important est de survivre, coûte que coûte, au prix de longues files d'attente, fréquemment vaines, devant les magasins vidés. Certains, à bicyclette, moyen de locomotion moins surveillé, errent dans la campagne en quête d'un maigre et onéreux ravitaillement. Comme souvent en période de crise, des profiteurs s'enrichissent ignominieusement sur le marché noir. D'autres, sous de fallacieux prétextes, s'avilissent à collaborer directement, ou indirectement, avec les vainqueurs. Cependant, à la veille d'un armistice fataliste, une lueur d'espoir, un signe d'honneur sont émis depuis Londres. Au micro de la B.B.C., un général inconnu prédit une victoire prochaine et appelle au sursaut national : *Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas*. Quand bien même il n'a d'abord été que fort peu entendu, le message du général de Gaulle sera progressivement écouté, suivi. Des réseaux clandestins se forment, s'infiltrent, ici ou là, à l'initiative de mouvements patriotiques d'inspirations variées. À des fins de sabotage et de harcèlement, fidèles à leur fière devise "Honneur et Patrie", certains officiers versés dans l'"Armée de l'armistice" rejoignent et encadrent une "Armée secrète" que de Gaulle a confié au général Delestraint. C'est ainsi que dans la Loire s'établit le commandant Marey. Au moment de la Libération, les maquis malgré leurs divergences idéologiques sauront le temps d'un front commun, par la seule fraternité des armes et dans "l'intérêt supérieur de la Patrie", presser l'ennemi, le retarder, sinon démanteler ses convois, enfin l'abattre psychologiquement. Ainsi contribueront-ils efficacement à l'avance des Alliés. Après quoi, les militaires rejoindront les unités combattantes régulières et, magnifiquement, permettront à la France de figurer parmi les vainqueurs.

La Résistance fut d'abord un fait essentiellement masculin ; les femmes, les mères surtout, gardant le foyer, veillant sur leur progéniture. Rares donc furent celles qui, résolument, choisirent de rejoindre les "soldats de l'ombre", partageant leur dure vie d'errance et de périls. Courageuse, atypique, Antoinette Marey sera de celles-là. Ayant confié ses deux petites filles à ses parents, elle suit son époux dans la glorieuse incertitude de la clandestinité et du maquis forézien.

La réussite libératrice, éclatante, vient tout juste de la ramener à son foyer stéphanois quand un banal accident d'automobile, près du bourg de Veauche, met prématurément un terme au destin de cette femme audacieuse.

Aux vaillants Anciens de l'Armée secrète de la Loire...

*Ici, chacun sait ce qu'il veut, ce qu'il fait,
Quand il passe.*

“Chant de la Libération” ou “des Partisans”
(paroles de Maurice Druon et Joseph Kessel)

Vendredi 13 octobre 1944. Un ciel changeant d'automne s'est, dès l'après-midi, épanché d'ondées éparses sur le sud de la plaine du Forez. Le fond de l'air s'en trouve rafraîchi. Bordée de platanes, la chaussée bituminée de la route nationale - RN 82 - qui traverse le bourg de Veauche, presque en ligne droite, est encore ruisselante de l'eau répandue. À six heures du soir, sous les lourds nuages sombres, il fait déjà nuit, d'autant que dans la nuit du samedi au dimanche précédent on est passé à l'heure d'hiver¹. Le pays forézien n'est libéré du joug allemand que depuis cet été². Pour cause de pénurie de carburants, la circulation des voitures particulières est encore soumise à l'autorisation “Omnibus”³. Rares sont les transports d'approvisionnement. Les tickets de ravitaillement sont maintenus. Seuls, par intervalles, circulent des véhicules militaires. Ils s'identifient aux avions par leurs amples étoiles blanches à cinq branches marquant capots et bâches. Sur le côté droit de la route, à l'extrême limite du village pour qui vient du nord, à quelques dizaines de mètres, passé le carrefour des “Quatre-Routes”⁴, gît l'épave, informe et noire, d'un camion incendié. Le 8 juillet précédent, un convoi allemand est tombé dans l'embuscade tendue par un groupe de résistants des Forces Françaises

1 - En retardant montres et pendules d'une heure. De 1941 à 1945, l'heure d'été est en avance de deux heures sur l'heure G.M.T. (Greenwich Mean Time) et l'heure d'hiver en avance d'une heure.

2 - Veauche a été officiellement libérée le 21 août 1944. Ce jour-là fut installé un Comité local de Libération. Mathieu CAIRE, nommé maire le 31 mars 1943 par le gouvernement de Vichy, céda la place, le 25 août 1944, à l'ancien maire Henri PLANCHET.

3 - L'autorisation de circuler “Omnibus”, “valable en semaine, le dimanche, les jours fériés et la nuit”, est délivrée à chaque commune par l'autorité préfectorale. Chaque autorisation, délivrée par la mairie, est accompagnée d'un ordre de mission “Omnibus” qui doit préciser : les nom, prénoms et qualités du bénéficiaire, la marque et le numéro d'immatriculation du véhicule utilisé, le motif succinct du déplacement, l'itinéraire autorisé, les dates de validité. L'autorisation de circuler “Omnibus” de Veauche porte le numéro 563. Elle a été établie le 14 janvier 1944 et sera en service jusqu'au 1er juillet 1946. À l'époque des faits, nulle autorisation n'a été accordée.

4 - Il doit ce nom par le fait qu'il marque le croisement de la route nationale n° 82, de Roanne au Rhône, via Saint-Étienne, dite alors “Route bleue” et de la route départementale n° 12, de Chazelles-sur-Lyon à Saint-Just-sur-Loire et au-delà jusqu'à la route nationale n° 86. À l'époque, ce carrefour est plutôt connu des Veauchois sous l'appellation “Jolivet”, du nom du propriétaire du café qui y est installé. Il est désormais aménagé en un rond-point giratoire.

Partie à détacher et à apposer sur le pare-brise.

No 569 — P^RE^FE^CT^UR^E de la Sa^Re

AUTORISATION DE CIRCULER **IG**

" OMNIBUS "

déli^{vr}ée à la Commune de **Veauche**

Valable en semaine, le Dimanche,
les jours fériés et la nuit.

Le nom et la qualité du bénéficiaire, la marque et le numéro d'immatriculation du véhicule, les conditions d'utilisation, sont indiquées sur le bon de sortie " omnibus " qui doit être présenté avec l'autorisation de circuler.

A *St Etienne* le *14 Janvier* 194*4*.

Le *[Signature]* Préfet,

4 mai 1946 • Auction de 14 cent

Prière de ne pas détériorer cette " autorisation de circuler " qui doit être utilisée par d'autres que vous.

Dates	NOM ET PRÉNOMS du Bénéficiaire	Dates	NOM ET PRÉNOMS du Bénéficiaire
10-10-44	[Signature]	25-10-1945	Grataloup Claudius
		27-10-1945	Mauve Jean
		30-10-45	d°
21-11-44	Lavaret Jean	1-11-45	Chollet Julien
5-8-44	Grataloup Claude	2-11-45	Grataloup Claudius
14-9-44	d°	2-12-45	Ruel Jude
31-3-45	Welle Justin	4-12-45	Planchet Henri
3-4-45	Meringet Emile	6-12-45	Grataloup Claudius
7-4-45	Mauve Jean	7-12-45	d°
14-4-45	Mauve Jean	8-12-45	d°

L'autorisation de circuler "Omnibus" de la commune de Veauche ne mentionne aucune "sortie" au mois d'octobre 1944.
(collection particulière)

de l'Intérieur⁵. Il subsiste cette carcasse calcinée, enchevêtrement de ferrailles tordues, provisoirement repoussée sur le talus herbeux, entre deux arbres, lesquels, en cette arrière-saison, abandonnent peu à peu leur frondaison. Les feuilles mortes, larges et planes, collées sur la chaussée par la pluie, l'ont transformée en une patinoire végétale. Certes, le "glorieux trophée" empiète quelque peu sur la voie mais, dans le désordre administratif du moment, nul n'a songé à en signaler le danger. Justement, à cette heure vespérale, survient, venant de Veauche, une automobile de couleur noire aisément identifiable : c'est une spatieuse berline Citroën, la fameuse "traction avant, 11 chevaux, normale" dont le pavillon est recouvert de l'étoile réglementaire⁶. Après le croisement, la voiture reprend de la vitesse, ses phares masqués trouent faiblement l'obscurité d'un pinceau horizontal de lumière jaunâtre. La visibilité est d'autant plus réduite qu'en face survient, venant de Saint-Étienne, l'autocar régulier ralliant Chazelles-sur-Lyon. Le conducteur de la voiture se rabat prudemment sur la droite pour laisser la place au poids lourd lorsque, soudain, il aperçoit devant lui la masse sombre débordant du bas-côté. Il freine à fond, tente d'éviter l'obstacle en donnant un brusque coup de volant sur la gauche. Déstabilisée, la "traction", quoique réputée avoir une très bonne tenue de route, dérape sur les feuilles mouillées. Incontrôlable, elle glisse, roues bloquées, sur le goudron humide. Même réduite à l'aile droite la collision est inévitable. Brutalement renvoyé sur l'autre bord de la route où son même côté droit percute violemment un platane, le véhicule disloqué termine son embardée dans le profond fossé creusé derrière l'alignement des arbres.

Les premiers arrivants, des proches voisins ainsi que les passagers d'une "Peugeot 302" se dirigeant également sur Saint-Étienne, alertent aussitôt les secours. Sur les trois passagères de la "traction", l'une a déjà cessé de vivre, une autre est très grièvement blessée, la troisième est sortie presque indemne. Le conducteur, retrouvé dans le fossé sous la voiture éventrée, souffre de multiples contusions. Tous seront bientôt transportés à l'hôpital de Bellevue à Saint-Étienne. Antoinette Marey, l'une des victimes, le crâne fracturé, est dans le coma. Elle est l'épouse de Jean Marey, chef départemental des Forces Françaises de l'Intérieur et de l'Armée secrète, organisme de la Résistance à direction militaire de la Loire⁷. Dès qu'il est prévenu de l'accident à son bureau, le commandant accourt au service des urgences. Informé de l'état de gravité des blessures de sa compagne, il demande instamment que l'on fasse appel au professeur Wertheimer, neurologue lyonnais de réputation internationale et résistant notoire⁸. Tard dans la nuit, l'éminent chirurgien procède à une trépanation. Antoinette Marey paraît sauvée mais, progressivement, les sévères lésions cérébrales dont elle souffre entraînent des complications pulmonaires irréversibles. Sans avoir repris connaissance, elle décède dans la

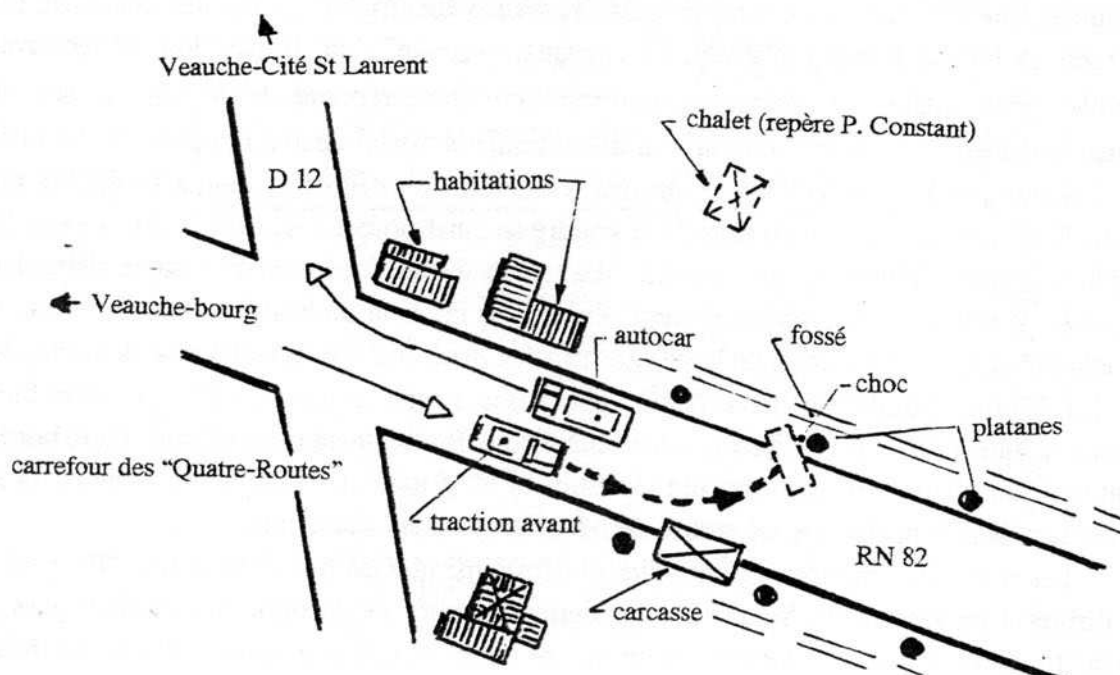
5 - Un avis du commandement régional des F.F.I. paru dans le journal provisoire *La République*, n° 3, en date du jeudi 24 août 1944 (A.D. PER 316-2) avertit : *Les F.F.I. de la Loire comprennent les C.F.L. (Corps francs de la Libération), les F.T.P.F. (Francs-Tireurs et Partisans Français) et les Milices patriotiques.* L'embuscade en question a sans doute été tendue par le maquis baldomérien du G.M.O. "Liberté" .

6 - Un communiqué des F.F.I. paru dans le journal *La République*, n° 5, vendredi 25 août 1944 (A.D. 316-2), signé du commandant Ferrière (Gentgen), commandant de la place de Saint-Étienne stipule : *"Toutes les formations militaires et civiles des F.F.I. du département de la Loire sont avisées que tous les véhicules, sous peine d'être mitraillés par l'aviation française ou américaine, doivent immédiatement porter une étoile à cinq branches, blanche, sur le toit"*.

7 - Les Forces Françaises de l'Intérieur sont placées sous l'autorité du général Pierre Kœnig (1898-1970).

8 - Le professeur Wertheimer et son jeune fils sont membres du réseau clandestin "Coq enchaîné".

soirée du vendredi 20 octobre, une semaine tout juste après l'accident de Veauche. Les autres occupants de la traction sont, avec le conducteur, Pétrus Constant, dit "Arthur", blessé aux jambes et à la tête, madame Alexandre Clapier et sa nièce, Marie Masset, âgée de douze ans. Madame Marey avait pris place à côté du chauffeur. La jeune fille, derrière elle, est morte sur le coup. Madame Clapier s'en tirera avec quelques blessures sans gravité.



J'ai connu le commandant Jean Marey à cette époque. Jeune élève du petit lycée de garçons de Saint-Etienne qui, bientôt, s'affichera "Claude-Fauriel", je me trouvais, à la rentrée de 1944, aligné sur les rangs de ma classe de neuvième⁹, dans l'austère cour d'honneur, carrée, plantée de vénérables platanes, entourée, sur trois côtés, d'un étage de galeries tel un cloître. Nous étions là, petits et grands, rassemblés en bon ordre par nos maîtres, sous l'autorité redoutée du bedonnant censeur des études, monsieur Denjean, autour d'un mât central, fraîchement planté, arborant un large drapeau tricolore. Le béret à la main, nous vîmes d'abord arriver par le porche, donnant latéralement sur la "cour des mineurs", une fanfare militaire aux uniformes impeccables, képis blancs, guêtres courtes et gants de la même couleur, cuivres étincelants, tambours à tabliers bleu ciel brodés de lettres d'or. J'apprendrai par la suite qu'il s'agit de la musique de l'Armée secrète, constituée dans les semaines qui ont suivi la Libération de la ville et que son chef se nomme Clément. Puis, sous nos regards admiratifs, survint d'un pas rapide, un homme de petite taille, mince, officier à la tenue soignée, vêtu d'une vareuse kaki¹⁰ épinglée de la seule croix de guerre, avec une culotte de cheval mastic, gainée par des

9 - Classe de "neuvième" (1944-1945) avec Madame CHAZAL. Plus tard, ce "petit lycée", école primaire jugée privilégiée, sera supprimé.

10 - Quand le temps est plus frais, il porte souvent une veste de cuir laquelle provient d'un ordre de réquisition d'équipement vestimentaire dans une importante fabrique stéphanoise.

bottes de cavalerie en cuir verni. Son visage, hâlé par le soleil, assez large, énergique, aux yeux vifs, était surmonté d'un képi recouvert d'une coiffe blanche seulement ornée, sur le devant, d'un quadruple galon doré. Surtout, il portait une carabine en bandoulière, rejetée au travers du dos¹¹. Cuivres et tambours jouèrent un air guerrier qui nous fit frémir. Lui, d'une voix forte, nous tint un bref discours que nous écoutâmes en silence, comme religieusement. L'ayant copieusement applaudi, nous nous redressâmes dans un approximatif garde-à-vous pour écouter "la Marseillaise". C'était le commandant Marey, mythe de la Libération forézienne. Sans doute, cette manifestation était-elle d'abord la marque d'une reconnaissance auprès des professeurs et des élèves du lycée, notre "bahut", entrés dans la lutte clandestine contre l'occupant et dont certains y avaient courageusement laissé leur vie, mais nous, les "minos", à l'âge insouciant des jeux de billes dans la cour de récréation, n'avions pas la moindre idée de ces engagements héroïques. Par ailleurs, les soldats et, surtout, leur chef, la musique martiale, nous captivaient tellement que, pour ma part, je ne remarquais pas les personnalités présentes autour de notre grand et digne proviseur, monsieur Moulin, chapeauté d'un feutre gris.

*
* *
*

Antoinette-Jeanne Marey est née le 5 octobre 1909 à Saint-Martin-la-Sauveté aux confins ouest du pays roannais, petit bourg rural où ses parents sont alors instituteurs. Pierre-Marie Marey¹², son père, fils de modestes fermiers, est originaire du petit village de Leignecq sur les hauts plateaux foréziens. Sa mère, Adrienne, née Courbon¹³, a vu le jour à Saint-Chamond, en Jarez. A cette époque, le métier d'instituteur est une vocation, sinon un sacerdoce laïc, assurément une promotion sociale. Dans les communes, le maître d'école est un notable respecté. Antoinette n'aura pas le choix, elle sera, elle aussi, institutrice tout comme sera instituteur son unique frère cadet Joseph¹⁴. Dès lors, le cheminement de ses études s'en trouve tout tracé. Passé le certificat d'études primaires, Antoinette entre à "l'école primaire supérieure de filles" de la rue Rouget-de-l'Isle à Saint-Étienne où, à l'âge de quinze ans, elle obtient le brevet élémentaire et, simultanément, réussit le concours d'entrée à "l'école normale de jeunes filles" sur les hauteurs de la rue de la Richelandière. Trois années d'une formation théorique et pratique rigoureuse que sanctionne le brevet de capacité pour l'enseignement primaire, assorti du brevet supérieur délivré à la date du 21 octobre 1927. D'ailleurs, ses parents, au gré de l'ancienneté, sont devenus stéphanois et habitent au début de la redoutable côte de la Vivaraize, non loin du cours Fauriel.

11 - Il s'agit d'une carabine automatique américaine de petit calibre, type US-M1.

12 - Pierre-Marie MAREY (1885-1961) qui, dans les années cinquante, sera maire de Leignecq et propriétaire du "château", dépendance de l'ancienne maison forte seigneuriale.

13 - Adrienne MAREY, née COURBON (1884-1973).

14 - Joseph MAREY (1911-1981).

ACADÉMIE
DE LYON

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

DÉPARTEMENT
DE LA LOIRE

BREVET DE CAPACITÉ POUR L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

(INSTITUTRICES — BREVET ÉLÉMENTAIRE)

Le Recteur de l'Académie de Lyon, Officier de la Légion d'honneur,

Vu l'article 21 de la loi du 30 octobre 1886 ;

Vu les articles 106 et 107 du décret du 18 janvier 1887, modifiés par divers décrets ;

Vu les articles 134 à 149 inclus de l'arrêté en date du 18 janvier 1887, modifiés par divers arrêtés ;

Vu le procès-verbal de l'examen subi par M^{lle} Marey Antoinette Jeanne dans les conditions déterminées par les décrets et arrêtés sus-visés ;

Vu le certificat en date du 5 octobre 1927, par lequel la Commission d'examen siégeant à Saint-Etienne, département de la Loire, pour la 2^e session de 1927, atteste que M^{lle} Marey Antoinette Jeanne département de la Loire a été jugée apte à obtenir un Brevet élémentaire pour l'enseignement primaire,

Délivre à M^{lle} Marey Antoinette Jeanne le présent Brevet.

Fait à Lyon, le 14 octobre 1927 192

Signature de l'Imprimante :



Le Recteur de l'Académie de Lyon,

Jean Marey, né le 11 novembre 1906 à Merle, bourgade désormais associée à Leignecq dans une même territorialité communale, est un petit-cousin d'Antoinette. Reconnu par les siens "doué pour les études", ce benjamin d'une humble famille paysanne de six enfants sera promis instituteur. En juin 1927, il sort premier ex æquo de "l'école normale de garçons" de Montbrison. Jean et Antoinette se sont rencontrés adolescents, sans doute pendant les grandes vacances estivales du côté de Leignecq. L'école normale les a encore rapprochés. Jean effectue l'année de son service militaire pour moitié au régiment de Saint-Maixent, de novembre 1927 à mai 1928, où il fait ses classes, pour l'autre dans un bataillon du 121^{ème} régiment d'infanterie stationné à Roanne¹⁵. Les fiancés se marient à Saint-Étienne, le 2 avril 1929. Antoinette n'a pas vingt ans. Le jeune ménage obtient un poste double à Vendranges, minuscule localité sur le penchant septentrional d'une agréable colline dominant la plaine roannaise. Il sera bref, quelques mois tout au plus. À la fin de 1929, Jean Marey qui, depuis toujours, souhaite être militaire mais qui, jusqu'alors, a rongé son frein pour ne pas déplaire à son père, s'engage dans l'armée et réintègre le 121^{ème} R.I. dans son casernement de Montluçon. Dans cette ville des bords du Cher, alors connue pour ses pneumatiques, Antoinette, qui a abandonné l'enseignement pour suivre son époux, mettra au monde, en avril 1930, leur premier enfant, une fille, Éveline. Jean, lui, prépare activement le concours d'entrée à l'école militaire d'infanterie et des chars de combat de Saint-Maixent. Il y est admis, comme élève officier d'active, en 1931 et en sort major deux ans plus tard. À sa demande, le sous-lieutenant Marey revient dans son régiment montluçonnais jusqu'en 1935, alors il est affecté au centre d'instruction militaire de la Valbonne, près de Lyon. En mars 1936, Antoinette vient accoucher à Saint-Étienne de sa deuxième fille, Marie-Thérèse. Peu après, son mari, bien noté, est nommé instructeur à l'école de Saint-Maixent où il enseignera l'histoire militaire jusqu'au début de la guerre. En 1939, le voilà promu capitaine. Les Marey ont acquis une automobile. Cette "traction avant" Citroën, de couleur vert olive, modèle de base puisque seulement puissant de neuf chevaux, permet à la famille de retrouver, le temps des congés, l'ambiance vivifiante du pays¹⁶.

La "drôle de guerre" se termine pour l'armée française par une cuisante défaite. En juin 1940, Marey se retrouve, parmi tant d'autres, refoulé sur les plages de Dunkerque. Il embarque piteusement sur un bateau surchargé pour l'Angleterre. Antoinette reçoit, le même jour, l'avis de disparition de son mari et, heureusement, une lettre où Jean lui annonce précisément qu'il se trouve de l'autre côté de la Manche. Provisoirement. Jean Marey ne restera que quelques jours avec les *tommies* car il estime que sa place de soldat est sur le sol national. Peut-être, comme beaucoup, est-il de surcroît persuadé que les Anglais subiront inéluctablement l'occupation germanique, tout comme les Français. Avec ses deux compagnons de retour, il est fait prisonnier en Normandie, mais il réussit presque immédiatement à fausser compagnie à ses gardiens et s'évade vers le sud après avoir emprunté le costume de marié du brave paysan chez qui il s'est réfugié. Le voilà arrivé en "zone libre", à Saint-Léonard-de-Noblat, près de

15 - Jean MAREY a suivi une préparation militaire à l'école normale de Montbrison, ce qui lui vaut une réduction de la durée de son service militaire de six mois (un an au lieu de un an et demi).

16 - Pour éviter sa réquisition, cette voiture sera, pendant l'occupation, mise sur cales et cachée dans un garage à Leignecq.

ÉTAT FRANÇAIS **CARTE D'IDENTITÉ**

Nom MORHANGE
Prénoms Arlette
Fille de Pierre Julien et Louise Actuins
Profession sans
Nationalité française
Née le 5-10-1910
à Tunis (Tunisie)
Domicile 43 rue de Montaud St Etienne

SIGNALEMENT :

Taille 1m60 Cheveux châtain
Bouche mesur. Yeux bruns
Visage ov. Teint brun
Signes particuliers lunettes

Signature de Titulaire : Morhange

Établie le 9 novembre 1943
Le Commissaire de Police
Choi de la Sûreté
[Signature]

Enregistré sous le No 92.029

Changements de Domicile
Habit 86 rue de St-Chamond 30

Titoulet, Imp. 6-7 rue Chevreul, St-Etienne, Tél. 37-12-20 C.O. 512358



Fausse carte d'identité d'Antoinette Marey : Non seulement le nom et le prénom sont faux mais aussi le deuxième prénom de son père (Marie), sa date de naissance (un an plus tard), son lieu de naissance (Saint-Martin-la-Sauveté), son domicile... L'écriture est celle du commandant Marey. (collection particulière)

Limoges, où il retrouve Antoinette venue le rejoindre. Intégré à "l'Armée de l'armistice", au mois d'octobre 1940, le capitaine Jean Marey redevient instructeur à l'école de Saint-Maixent repliée à Aix-en-Provence tout comme Saint-Cyr. Son épouse l'y rejoint avec la petite Marie-Thérèse. Éveline, l'aînée, qui entre en 6ème au "lycée de filles" stéphanois, encastré entre l'église Saint-Louis et le grand magasin des Nouvelles Galeries, est confiée à la garde de ses grands-parents maternels. Au printemps de 1942, le capitaine Marey est muté au 5ème R.I. en garnison à Saint-Étienne, à la caserne Rullière¹⁷. Il est l'adjoint du commandant de ce régiment, le colonel de Foville.

La famille emménage au 17 de la place des Ursules. Très vite, Marey s'associe à la lutte paramilitaire clandestine. Il adhère au réseau Mithridate¹⁸, devient responsable de l'Organisation de la Résistance de l'Armée (O.R.A.). Le 11 novembre 1942, les Allemands occupent la zone libre et s'installent dans la caserne Rullière. Le 5ème R.I. dissous, le capitaine Marey devient chef de service auprès de l'intendance militaire à la subdivision militaire dont les bureaux sont situés rue Désiré-Claude. Son activité clandestine n'en prend que plus d'ampleur au point que, le 1er octobre 1943, Jean Marey est nommé par le général Descours, chef militaire de la région "R 1" à Lyon, commandant départemental de l'Armée secrète unifiée de la Loire¹⁹. En fin d'après-midi, ce 21 octobre 1943, Antoinette Marey s'apprête à entrer dans l'allée de son immeuble, quand, sur le trottoir, la commerçante en tissus du rez-de-chaussée, courageusement car elle est juive, la prévient : "La Gestapo²⁰ est là-haut, chez vous, qui vous attend". Elle court avertir son mari. Il faut fuir, se cacher, entrer dans la clandestinité. Marie-Thérèse restera avec ses grands-parents, Éveline sera mise en pension chez des connaissances de sa mère, rue de la Richelandière puis rue de Saint-Chamond (devenue rue des Alliés). Antoinette se procure des faux papiers d'identité où elle est dénommée Arlette Morhange. Au lycée, Éveline, conserve son prénom mais doit désormais répondre au même nom d'emprunt, quand bien même elle est convaincue que son patronyme est connu de tous. Après s'être terrés quelque temps dans le bourg même de Saint-Héand grâce à la complicité d'un ami, le lieutenant Varennes, les Marey décident de rejoindre la région de Saint-Bonnet-le-Château. Là-haut, sur les hauts plateaux foréziens, Jean Marey, alias Hervé (R.V.), est chez lui. Il en connaît le moindre sentier, chaque bosquet, de nombreux paysans. Où pourrait-il être plus en sécurité que dans ce monde rural peu expansif, semé de fermes isolées, où l'on ne voit guère les uniformes vert-de-gris des soldats de la Wehrmacht et où la discrétion s'impose comme un couvre-feu moral ? Le soir venu, les postes de T.S.F. scrutent les ondes brouillées de la B.B.C. pour capter des messages ésotéri-

17 - Le 5ème R.I. y a remplacé le 38ème R.I. démantelé lors des combats de juin 1940 dans les faubourgs de Lille. La caserne Rullière, rue des docteurs Charcot, a laissé place, de nos jours, aux modernes locaux de l'université Jean Monnet.

18 - Fondé à l'initiative du colonel Herbingier, sans doute en référence à Mithridate VI, dit "le Grand", roi de Perse (-111,-63) qui se fit le champion de la lutte contre l'envahisseur romain. Le sujet, teinté d'orgueil et de jalousie, emprunté à Appien et à Plutarque, a été mis en vers dans une tragédie de Racine (1673).

19 - L'Armée secrète a été fondée par le général de Gaulle, à Londres, fin 1942 et confiée au général Georges Délestraint (1870-1945) au printemps de 1943. Ce dernier sera arrêté par les Allemands, à Paris, le 9 juin 1943 et déporté à Dachau où il sera abattu par un S.S. quelques jours avant le suicide d'Hitler et la victoire des Alliés.

20 - C'est improprement que l'on désigne ainsi, par contraction, la *Geheime Staatspolizei* qui, comme son nom l'indique, est une police intérieure au Reich. Il s'agit, en fait, de la Sipo, *Sicherheitspolizei*, police générale de sûreté. Mais, l'action et les méthodes sont les mêmes.

ques et, parfois, entendre, au gré de l'incertaine et lancinante modulation, la voix lointaine mais vibrante d'un inconnu, le général de Gaulle. "Ici Londres, les Français parlent aux Français..." Quelqu'un, ironique, chantonne²¹ : "Radio Paris ment, radio Paris est allemand..." Des citations sibyllines, soigneusement répétées, sont lentement égrenées, monocordes. Parfois, elles annoncent des parachutages. En cette fin d'année 1943, les maquis se développent tant et si bien que sur le plateau des Glières, en Haute-Savoie, de vastes territoires tombent sous leur contrôle²². La Corse est libérée.

La vie sur le "front de l'intérieur"²³, empreinte d'une franche camaraderie, est d'abord une attente, celle du combat, coup de main opportun, décisif, ici ou là. Après s'être informé au mieux, on s'y prépare fébrilement, méthodiquement, avec les faibles moyens dont on dispose. Être constamment sur le qui-vive reste une obligation vitale. L'essentiel pour chacun est l'enthousiasme contenu, un patriotisme ardent, la foi inébranlable au succès final. L'ambition est de vaincre, relativement.

Dans ce contexte difficile, de nature indocile, Jean Marey ne faillit pas à sa condition d'officier. Maintenant promu chef de bataillon, autrement dit commandant, il impose systématiquement ordre et discipline à ses hommes. Ainsi, pour des raisons élémentaires de sécurité, trahison et aveux sous la torture, chacun d'eux ne doit connaître, au plus, que six autres résistants. Toujours sur le qui-vive, prêt à sauter d'un tramway en marche en restant suspendu sur le marchepied, ou à se perdre dans le dédale d'une traboule, Marey sillonne le département avec, serré sous le bras, un béret cachant son pistolet 7,65 parabellum. À chacun de ses "contacts" qu'il fixe intensément de ses yeux foncés, il affiche un sourire flegmatique. Ses brefs propos où il n'est question que de directives et d'objectifs à atteindre sont empreints de l'assurance tranquille du succès. Il se donne en exemple. Sa tenue vestimentaire, en civil coiffé d'un large béret ou en uniforme selon les circonstances, est toujours impeccable. Son attitude empreinte de cordiale dignité, ses galons, qu'ils soient cachés ou apparents, lui confèrent le sérieux nécessaire et, d'emblée, lui valent respect et adhésion, sinon admiration. Il ne saurait pour autant renier son passé de fils de paysan, cette connaissance intimiste du milieu qui sert si bien son intégration active. Toute sa vie, il s'y montrera profondément attaché, légitimement fier. Jusqu'à la simplicité de la table campagnarde. Son plaisir : commencer un repas par une tranche de saucisson²⁴.

Le colonel en retraite René-François Cusset, alors "capitaine François", l'adjoint du commandant Marey, son homme de confiance, résume ainsi les caractéristiques et les objectifs de l'Armée secrète :

L'A.S. était un organisme de la Résistance à direction de type militaire. En fait, l'A.S. travailla longtemps comme un réseau (renseignements, sabotages, réception de parachutages, préparation des maquis du point de vue des soutiens logistiques...) puis, les maquis se formèrent d'abord pour cacher les réfractaires au Service du Travail Obligatoire (S.T.O.), peu à

21 - Il s'agit du chansonnier André Isaac, dit Pierre Dac (1893-1975).

22 - Au terme de furieux combats, ils seront anéantis par les Allemands et miliciens en février-mars 1944.

23 - "Sur le front de l'intérieur", c'est ainsi que le commandant Marey situe ses "ordres de mission".

24 - Cela étant, le commandant Marey est un grand consommateur de café et de chocolat. Il est aussi fumeur de Gauloises.

*peu, les résistants les rejoignirent pour se mettre plus à l'abri ou, sur ordre, pour former l'encadrement et assurer l'ossature.*²⁵

Cet "ancien du maquis", selon son expression favorite, distingue les deux phases psychiques qui se succédaient ordinairement dans la démarche du résistant : *La clandestinité était la période la plus dure, car on était souvent seul à agir et généralement recherché, de sorte que l'accès au maquis semblait, pour le résistant de base qui l'avait préparé depuis un, deux ans, voire plus, comme une première libération de cette vie d'homme (ou de femme) traqué(e) qu'il avait précédemment vécue.*

Antoinette a choisi d'être aux côtés de son époux, une complice fidèle, un vrai "compagnon d'armes". Intellectuelle, femme de caractère et de convictions, elle veut être intégrée, à part entière, dans cette lumineuse armée de l'ombre. Alors, d'emblée, elle se porte volontaire pour accomplir les missions délicates et risquées d'agent de liaison. Elle est notamment chargée de l'acheminement du courrier clandestin. Les renseignements recueillis concernant les mouvements, les effectifs, les moyens en armement des troupes allemandes sont transmis, jour après jour, à la région de la Résistance, "R 1", à Lyon qui en tire des synthèses et en informe régulièrement les Alliés. Dans le maquis, les femmes sont une minorité, aussi les combattants clandestins apprécient-ils leur présence reconfortante, la finesse de leur instinct, leur sens ménager de l'intendance. Très vite, "Arlette", quoique l'épouse respectée du "Chef", sait se faire apprécier. Elle est bientôt considérée, par tous, comme un modèle de gentillesse et de dévouement, de bravoure aussi, de quoi rendre justement fier "Marceau", son rigoureux officier de mari.

Le 6 juin 1944, alors que les armées anglo-américaines débarquent en masse sur les plages de Normandie, le maréchal Pétain attire encore la foule moutonnaire des Stéphanois sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Venu s'inquiéter des victimes du récent bombardement aérien américain²⁶, le vieillard est averti de "l'invasion" et anticipe son retour à Vichy. Il s'en excuse en chevrotant : "Le devoir m'appelle..."

Pour la Wehrmacht, puissamment attaquée au nord puis au sud, l'heure de la retraite a maintenant sonné. En la circonstance, le rôle de l'Armée secrète est clair : perturber autant que possible le repli de l'ennemi pour retarder, sinon empêcher les regroupements sur ses arrières et, surtout, démoraliser "le Boche"²⁷. Le 21 août 1944, à Estivareilles, la stratégie de déploiement et d'intoxication du commandant Marey, alias Marceau puis Pontcarral, fait merveille, elle sonne l'hallali d'une importante colonne allemande qui, partie du Puy-en-Velay libérée, tente de rallier Saint-Étienne. D'ailleurs, la capitale forézienne ne les attendra pas qui se vide sans coup férir de son contingent d'occupants dans la journée du 20 août. Ce jeudi 24 août, à Saint-Bonnet-le-Château, Jean Marey, l'enfant chéri du Pays, est la vedette follement

25 - CUSSET, R. (colonel) : Correspondance particulière. Le colonel Cusset a, dans sa lettre, souligné "sur ordre" car ce fut son cas.

26- Il s'est produit en fin de matinée du 26 mai 1944 et a fait de très nombreuses victimes.

27 - Cette appellation oubliée du soldat allemand, comme ennemi, peut surprendre aujourd'hui où, heureusement, les relations franco-allemandes, dans le contexte européen, sont pacifiques et conviviales. Elle est courante à l'époque et la première marque d'un acte de résistance. Une autre appellation péjorative du moment est "chleuh" ou "schleu(e)" et encore "doryphore".

acclamée d'une revue militaire où est exhibée la cohorte des prisonniers d'Estivareilles²⁸. Le lendemain, vendredi 25 août, dans un enthousiasme indescriptible, la troupe disciplinée de l'Armée secrète, associée aux autres formations de la Résistance, défile superbement dans la "grand'rue" amplement pavoisée de Saint-Étienne. À 16 heures, une prise d'armes solennelle se déroule place de l'Hôtel-de-Ville. Les habitants ont été invités à pavoiser largement et à assister nombreux à cette liesse rédemptrice. Les entreprises ont donné congé à leur personnel. De fait, *"de mémoire d'hommes on n'avait jamais vu autant de Stéphanois réunis dans la rue et vibrant d'un même cœur et d'une même allégresse. Une "Marseillaise" éclate, plus spontanée qu'un réflexe d'enfant, et tous ces hommes qui se sentent aujourd'hui des citoyens conscients et libres, semblent ne plus avoir qu'une seule voix"*²⁹. Les divers corps de la Résistance aux tenues hétéroclites sont regroupés et rangés sur l'esplanade. Un journaliste n'hésite pas à comparer ces maquisards volontaires aux *"soldats de l'An Deux"*. La troupe de l'Armée secrète, quant à elle, se distingue par son ordre et sa tenue impeccables. Sur les rangs, Antoinette Marey est l'une de ces *"vaillantes F.F.I."* que la foule incommensurable ovationne avec force hurras et vivas interminables. Pour mieux voir, certains, intrépides, sont juchés sur les arbres et jusque sur les toits. Les orateurs se succèdent sur le haut des marches du perron de l'Hôtel-de-Ville : Perrin, chef départemental du Comité de Libération Nationale suivi du docteur Muller, élu la veille au soir maire de Saint-Étienne, le commandant Marey et enfin le commandant Massat des F.T.P.F.³⁰ Antoinette, droite, écoute avec fierté son mari dire à la foule ses regrets de ne pas avoir, avec ses hommes, libéré Saint-Étienne, car tel était bien son objectif essentiel. Mais, tandis que l'occupant quittait de lui-même la préfecture de la Loire, l'Armée secrète pourchassait victorieusement "le Boche", à un contre quatre, du côté d'Estivareilles³¹. "Ils" ne sont pas passés ! Que serait-il advenu si le fort détachement ennemi, bien armé, était inopinément arrivé dans cette ville se croyant libérée ? Avec le sens de la proclamation, le commandant Marey clame dans le microphone haut perché devant lui : "Maintenant, l'heure de la revanche et de la victoire a sonné... Soldats de la Libération, vous êtes aussi les soldats de la Liberté !" Place Fourneyron, après l'hommage aux morts, une fillette s'avance rougissante pour remettre une gerbe de fleurs tricolores au héros du jour.

*
* *
*

28 - Saint-Bonnet-le-Château, reconnaissante, donnera le nom de "Commandant Marey" à l'ancienne "Place du Centre".

29 - *La République*, n° 6, journal unique, vendu 1,50 F., de la période de la Libération (A.M. 7 C 11, A.D. PER 316-2).

30 - Théo VIAL, dit "MASSAT" qui, longtemps, sera maire de Firminy. Les Francs-Tireurs et Partisans français sont des maquis à idéologie communiste.

31 - En effet, si les effectifs de l'Armée secrète au 21 août 1944 sont de l'ordre d'un millier d'hommes, les effectifs engagés face aux Allemands, à Estivareilles, sont d'environ deux cents maquisards, alors que la troupe allemande compte environ huit cents combattants aguerris. Le colonel (e.r.) René-François Cusset nous précise qu'il fallait aussi garder les "garnisons" dans les villages et les hameaux de toute attaque par surprise.

Au matin du 6 juillet 1944, reconnue et filée par des miliciens³² à l'affût, Angèle Jeanblanc les conduit, malencontreusement, jusqu'à son domicile stéphanois de la rue du Onze-Novembre. Elle y est arrêtée, peu après, avec Henri, son époux³³. Tous les deux sont des membres éminents de l'Armée secrète. Lui, sous le pseudonyme de "Navarre", est capitaine, responsable du secteur de Saint-Étienne ; elle, est en charge du service social de l'Armée secrète. Les miliciens s'installent en embuscade dans l'appartement. Vers 18 heures, arrive comme prévu le lieutenant d'infanterie Maurice Knoblauck, maître d'œuvre des opérations de sabotage, instructeur en armement des maquis. Il est au reste présent dans la courte anecdote dont témoigne, en postface, le colonel René-François Cusset. S'avisant que la porte palière est anormalement entrouverte, le jeune officier saint-cyrien comprend, à l'instant, qu'il est "attendu". Trop tard, deux mercenaires dissimulés dans l'allée le ceinturent prestement. Il se débat comme un beau diable, réussit à se dégager et s'enfuit en courant. Pris en chasse, le chef de dizaine Limoni l'abat d'une rafale de pistolet-mitrailleur à l'angle de la rue Émile-Reymond et Désiré-Claude³⁴. Sa dépouille sera sommairement inhumée au cimetière de Côte-Chaude.

L'Armée secrète, désireuse de citer en exemple à la population son combattant héroïque, lui organise des funérailles officielles le dimanche 24 septembre 1944 à Saint-Étienne.

La veille, le cercueil du lieutenant Knoblauck, recouvert de tricolore, orné de son portrait, veillé à tour de rôle par les soldats de l'Armée secrète, est déposé sous le péristyle de l'Hôtel-de-Ville. Les arcs extérieurs sont tendus de draperies noires, frangées d'argent. Un écusson funéraire affiche l'initiale "K". Toute la soirée, les Stéphanois défilent en silence, certains déposant un modeste bouquet de fleurs. Le dimanche matin, à 11 heures sonnantes, porté sur les épaules de six militaires casqués, la dépouille du jeune officier est déposée sur un catafalque dressé au centre de la place. Aux accents de la marche "Sambre et Meuse", commence alors, solennelle, la prise d'armes.

Un cliché, pris ce jour-là depuis le perron de l'Hôtel-de-Ville pendant l'allocution du commandant Marey, montre la parfaite disposition des troupes encadrant, sur trois côtés, le catafalque et ses plantons funèbres. Juste derrière, les voitures officielles dont les grosses berlines décapotables de la patrouille Ferréol³⁵ faisant office de corbillards sont rangées sur deux files. En avant, de part et d'autre, se tiennent les gardes d'honneur des drapeaux des 5ème, 24ème et 98ème R.I. Au pied du monumental escalier de l'Hôtel-de-Ville a pris place la

32 - La Milice française a été créée par une loi du 31 janvier 1943, signée de Pierre Laval. Son article 2 précise : "Le chef du gouvernement est le chef de la Milice française. Elle est administrée et dirigée par un secrétaire général nommé par le gouvernement."

33 - Angèle Cellier a épousé l'aspirant Henri Jeanblanc le 9 septembre 1943 avec comme témoin le capitaine Marey. Conduits à Lyon au siège de la Milice, les époux Jeanblanc seront retenus prisonniers dans une annexe du lycée Ampère d'où ils s'évaderont au moment de la Libération.

34 - Rue qui, à l'époque des faits, est située en face de la caserne Rullière remplacée, de nos jours, par les locaux de l'université Jean Monnet. Une plaque de marbre commémorative est apposée sur la façade de l'immeuble portant le n° 9 de la rue Émile-Reymond. Elle est erronée car elle mentionne le 5 juillet (au lieu du 6) comme date de la mort du lieutenant Knoblauck.

35 - Du nom du pseudonyme du téméraire lieutenant COLLONGES, son créateur. C'est une petite unité de reconnaissance et de coup de main, motorisée avec des cabriolets traction avant équipés d'une mitrailleuse d'aviation Reybell. Elle se distinguera, en particulier, dans le harcèlement d'un train évacuant la troupe allemande entre Montrond-les-Bains et Feurs, le 19 août 1944.

musique de l'Armée secrète. Antoinette Marey est là, du moins la devine-t-on sur la gauche de la photo, alignée avec un petit groupe de femmes. Côte à côte, sur l'une des marches, Éveline et Marie-Thérèse sont figées d'admiration. Le pourtour de la place est encombré par la foule contenue. La circulation des véhicules est interdite dans la "grand'rue" entre les places Carnot et du Peuple. La presse du lendemain mentionnera les noms des principales personnalités présentes : le préfet Monjauvis, Calamand, président du Comité de Libération de la Loire et son adjoint Nocher, Nautin, secrétaire général de la préfecture, le maire, Muller, entouré de son conseil municipal, le commandant Saccardi, commissaire du gouvernement, le sénateur Taurines, le lieutenant-colonel Fournier des F.T.P.F., Le Gale, inspecteur d'académie, le commandant de gendarmerie Béchet.

Le commandant Marey parle devant ce gros microphone archaïque dressé devant lui. Sa voix forte, énergique, bien timbrée, largement diffusée par les gros haut-parleurs évasés accrochés aux arbres, est répercutée d'une façade à l'autre en un écho prolongé. Le chef de l'Armée secrète évoque "le lieutenant Maurice", son compagnon d'armes, ce "jeune apôtre", lâchement abattu et qu'il affirme désormais vengé. Il déclare : *Alors que tant de Français se vaudraient dans la honte, il avait, par fierté, refusé de courber le front, de plier l'échine devant l'envahisseur et ses valets. Alors que tant de Français se vaudraient dans la lâcheté, il avait, par fierté, pris place dans le monde souterrain et ardent de la Résistance... Je le revois tel qu'il m'apparut par un beau matin de juillet 1943. Il avait vingt ans. Il était modestement vêtu mais de ses yeux bleus de Lorrain émanait la flamme qui ne trompe pas, la flamme qui classe les hommes et qui allait désormais rayonner autour de lui... Maurice s'en allait, la nuit, accompagné de quelques hommes de sa trempe, saboter la machine de guerre ennemie en faisant sauter les voies ferrées, les lignes haute tension ou les transformateurs. Le jour, il partait dans les camps ou dans les villes enseigner en secret le maniement des armes et des explosifs aux équipes en formation... Le jeudi 6 juillet je quittais Maurice à 17 heures place de la Terrasse³⁶. Nous nous dîmes simplement : "à demain". Et de conclure : Nous l'avons ramené parmi nous non pas pour le pleurer mais pour honorer ce chef éternel, fidèle à la tradition de fierté des officiers de France.* Un frisson parcourt les rangs le temps d'un silence angoissant. Dans la foule, des femmes laissent paraître leur émotion. Elles essuient furtivement une larme. Qu'un jeune Français, intelligent, plein d'avenir, ait pu élever sa passion patriotique jusqu'à la mort est assurément troublant.

À 11 heures 20, un long roulement de tambours accompagné d'une sonnerie de clairons, annonce la remise des décorations. "Présentez armes!" Quelques hommes et femmes sortent des rangs et s'alignent face aux autorités militaires³⁷. Le commandant Jean Marey épingle la croix de guerre avec étoile d'argent sur la vareuse kaki de son épouse, Antoinette, citée à l'ordre de la division.

36 - À l'extrémité nord de la "grande artère" cette rue axiale, longue de près de sept kilomètres, qui depuis Bellevue, au sud, marque la ville de son sillon rectiligne.

37 - Outre Antoinette MAREY, les femmes décorées sont Marie-Thérèse ARNAUD, dite "Marité", qui épousera le capitaine ORIOL, Marguerite JASPARD, déjà secrétaire du commandant MAREY à la subdivision militaire, elle a suivi son chef dans le maquis comme agent de liaison, madame MAX, infirmière dont l'époux a aussi rejoint le maquis. Les hommes simultanément distingués sont : ROBERTON, le capitaine Henri JEANBLANC, GOULDA. Les soldats SIMON et BÉKA, ce dernier élève de l'école des Mines de Saint-Étienne, tués en juin, sont décorés à titre posthume.

Agent de liaison personnel du Chef départemental des F.F.I. de la Loire. A rempli depuis le mois d'octobre 1943, soit dans la lutte clandestine, soit au cours des opérations militaires, notamment durant le combat d'Estivareilles (Loire), le 21 août 1944, les missions qui lui ont été fixées avec un tranquille courage et un cran exemplaire. N'a reculé ni sous le feu, ni devant les poursuites de la Gestapo, ni devant la nécessité de se séparer de ses enfants pour persister dans la lutte entreprise. Est devenue ainsi un vivant exemple de femme soldat animée des plus belles vertus nationales.

Les troupes défilent devant le commandant Marey, "visiblement satisfait" note un journaliste³⁸. En tête, la musique joue "La Madelon". Suivent les hommes des différents groupements de l'Armée secrète. Puis, lentement, le cercueil est escorté jusqu'en l'église Sainte-Marie proche où, à quinze heures, l'abbé Mercier célèbre la messe des funérailles, très suivie. L'inhumation au cimetière du Crêt-de-Roch sera réservée à l'intimité familiale.

Le lendemain, dans un journal³⁹ à format réduit on peut lire : "*Quelle matinée ! Inoubliable ? Oui, elle le sera dans le cœur des Stéphanois. Bien qu'empreinte de tristesse, pour la mémoire de ce brave, la cérémonie n'en fut pas moins reconfortante pour toute cette foule qui se pressait derrière le service d'ordre. Parfaite dans le moindre détail, impeccable dans sa tenue, impeccable dans l'exécution des divers mouvements que comporte une telle manifestation, l'A.S. donnait ce matin le symbole de la force, de la discipline et de l'union. Saint-Étienne vibrait. Saint-Étienne saluait en la personne du commandant Marey et de son A.S., l'armée française qui renaissait.*" Assurément, les Marey pouvaient légitimement être fiers.

*
* *
*

Nous sommes assis en vis-à-vis dans les moelleux fauteuils du petit salon douillet, moderne. Attentive, méfiante, elle se prête courtoisement à mes questions. "Vous comprenez, on a tellement tenu et écrit de propos inexacts !" Assurément, la fille aînée de Jean et Antoinette Marey redoute que l'on dénature l'authenticité des faits dont elle se veut le garant. Elle se déclare elle-même "une inconditionnelle de la vérité". Quand, tout à l'heure, elle m'a ouvert la porte de son appartement stéphanois, je l'ai aisément reconnue, alors que nous nous rencontrions pour la première fois. Au téléphone, "Arthur" m'en avait prévenu, elle est, certes au féminin, physiquement et moralement, "tout le portrait de son père". Éveline, "avec un i m'a-t-elle précisé, d'emblée, j'y tiens !", est petite et menue, mais tellement active, jeune de voix, de démarche comme de caractère. Elle ouvre délicatement un somptueux album de photographies, de forte épaisseur, dont la couverture de cuir brun est marquée, en lettres dorées, d'une dédicace de l'Armée secrète. "Ce sont les hommes de mon père qui le lui ont offert..." Je découvre tracées d'une écriture régulière et appliquée, à l'encre bleue, les notes et commentaires du commandant Marey, son sens aigu de l'autorité et du prestige militaire. Au fil

38 - *La Dépêche démocratique*, n° 19, lundi 25 août 1944 (A.D. PER 316-2).

39 - *La Dépêche démocratique*, ibid.

de ces clichés en noir et blanc, déjà d'un autre âge, déjà historiques, je fais surtout la connaissance d'Antoinette, visage et allure. Combien est émouvante cette image de simplicité et de dignité, mais aussi de rare complicité où, après lui avoir remis l'insigne de la croix de guerre, le commandant, que l'on voit de profil avec son habituelle carabine à répétition en bandoulière, serre la main gantée de son épouse comme il le ferait virilement à l'un de ses hommes méritants⁴⁰. Elle est face à lui, droite et souriante. Son regard lumineux exprime intensément bonheur, fierté et admiration. Coiffée d'un béret noir écussonné de tricolore à l'avant, porté incliné sur le côté droit, elle est vêtue d'une vareuse militaire de gros drap sur une jupe plissée écossaise. Elle tient, à la main gauche, un sac sur lequel sont apposées ses initiales métalliques "A.M." "C'est la photographie de ma mère que je préfère", m'avoue Éveline ajoutant : "Elle était légèrement plus petite que mon père - 1 mètre 60 pour 1 mètre 65 - avait des yeux clairs, des cheveux châtain foncé, le teint mat". Une autre photographie montre le commandant décorant Marguerite Jaspard, fidèle secrétaire et agent de liaison, à qui il donne, banalement, l'accolade. Quelques instants plus tard, comme le montre un nouveau cliché, Antoinette Marey se penchera pour embrasser ses deux filles⁴¹ qui, endimanchées et intimidées, lui offrent un bouquet de fleurs tricolores.

*
* *
*

Sa mère, Éveline confesse l'avoir trop peu connue, au gré des garnisons, de la guerre et de la clandestinité. Pour l'assiduité, la continuité de ses études, la jeune écolière devait nécessairement rester en place. "Nous menions une vie de famille banale". En vérité, imprégnée de ce contexte dangereux, Éveline en était arrivée à le trouver ordinaire. Que son résistant de père ne quitte l'appartement qu'avec un pistolet dissimulé dans un béret ou un journal tenu sous le bras, qu'il annonce tout de go à ses proches : "Ils ne m'auront pas vivant après que je me sois défendu à l'extrême !" n'est tout de même pas si commun ! Antoinette, elle aussi, ne sort qu'avec son revolver dissimulé dans le fond de son sac à main. Certes, aujourd'hui, Éveline se représente volontiers l'angoisse que pouvait éprouver sa mère à savoir ses filles, comme ses parents, exposées aux viles représailles de la Milice. La publicité de tristes exemples lui en était souvent donnée. À l'été de 1943, les parents d'Antoinette, maintenant retraités, ont gagné Leignecq accompagnés de Marie-Thérèse. La situation s'envenimant, Éveline les y rejoint au mois d'avril. Certaines nuits, la Résistante vient rendre une visite furtive à ses filles avec une voiture que conduit Jacques, alias "Duval". De fait, la disparition prématurée de sa mère, jugée trop éloignée de ses besoins filiaux, de sa quête d'amour et de confiance, la rapprochera encore de ce père attentionné qui s'intéressait de près au travail scolaire de ses filles, expliquant

40 - Éveline MAREY a bien voulu nous confier cette photographie, laquelle est apposée sur la couverture.

41 - Comme elles sont accompagnées d'une amie de leur âge, un journaliste écrit : "Minute émouvante : Trois petites filles se précipitent dans les bras de Madame Marey, leur mère..." *La Dépêche démocratique*, ibid.

patiemment à l'une son problème d'arithmétique, dessinant avec application, pour l'autre, une carte de géographie et qui, méticuleux bricoleur, leur confectionnait avec amour des jouets rustiques en bois. Je force les souvenirs de la fille aînée des Marey puisés à une époque mouvementée, difficile, de sa prime jeunesse. J'ai conscience qu'il y va de son intimité familiale, que c'est une tentative d'ouvrir une brèche dans le mur de son "jardin secret", la mémoire de ses parents. Elle assume cependant son rôle privilégié de témoin, direct ou indirect, d'une période particulière, intense, de l'histoire forézienne.

*
* *

Après l'arrestation d'Angèle Jeanblanc, alias "Ginette"⁴², que nous avons précédemment évoquée, Antoinette Marey s'est vu confier la direction du service social départemental de l'Armée secrète, lequel est notamment chargé d'aider les familles des Résistants tués, emprisonnés ou déportés. Elle aura d'abord comme adjointe Angèle Perrin⁴³.

*
* *

Aussitôt rentrés à Saint-Étienne, tandis que le commandant Marey et son état-major s'installent au Grand-Hôtel, où, précédemment, siégeait le Verbindungsstab 992, l'administration départementale militaire allemande, la famille a emménagé au 49 de la rue Désiré Claude dans un appartement réquisitionné à l'agence Krupp. C'est là, vers 9 heures du soir, ce 13 octobre 1944, que déjà très inquiètes de son retard, Éveline et Marie-Thérèse apprendront par le lieutenant Antoine Haffner, dit "Noël", dépêché pour la circonstance, le grave accident d'automobile dont a été victime leur mère⁴⁴. Avec ménagement. Le commandant Marey était encore à son bureau lorsqu'on l'a prévenu, vers 19 heures. Il s'est aussitôt rendu à l'hôpital de Bellevue au chevet de sa femme.

42 - Comme annoncé précédemment, elle est l'épouse du capitaine F.F.I. Henri JEANBLANC que je connaîtrai, par la suite, comme adjoint d'enseignement au lycée Claude-Fauriel de Saint-Étienne et qui, plus tard, deviendra inspecteur pédagogique régional, à Lyon.

43 - Elle est l'épouse du chef du secteur Ondaine, Régis PERRIN.

44 - Au mois de décembre 1944, le lieutenant HAFFNER qui s'est spécialisé dans la "chasse au collabo" sera mêlé à une affaire d'assassinat, avec une connotation politique, qui lui vaudra une peine de prison et la réprobation du commandant MAREY.

En ce jour funeste, la directrice départementale rentrait d'une mission de routine à Roanne. "Elle aurait souhaité m'emmener, se rappelle Éveline, mais ma grand-mère (maternelle) l'en a dissuadée pour ne pas pénaliser ma scolarité. Je pense que mon père regretta de ne pas l'avoir accompagnée". Pétrus Constant, que tout un chacun appelle "Arthur", est le chauffeur habituel, un homme de confiance. Madame Alexandre Clapier, l'une des collaboratrices du service social, sera incidemment du voyage. Les Clapier habitent place Marengo. Lui, était cadre au chemin de fer et a d'abord rejoint un mouvement de résistance civile des cheminots. Madame Clapier⁴⁵ est accompagnée de sa jeune nièce, Marie Masset, fille de la sœur de son mari⁴⁶. Les Masset habitent la région de Dijon. "Arthur" se souvient que les responsables roannais de la Résistance les ont reçus très chaleureusement. "Au retour, dit-il, on s'est arrêté à Montrond-les-Bains, à l'auberge *la Réserve*, aujourd'hui disparue." Là, toujours dans la bonne humeur, le lieutenant "Albert", commandant le Groupe mobile d'opération (G.M.O.) "18 juin"⁴⁷ a complimenté "la valeureuse" Madame Marey et lui a remis une gerbe de fleurs. Tout laisse supposer que, dans la voiture, l'ambiance était détendue. La conversation devait remémorer les discussions de la journée, évoquer l'urgence de certains dossiers d'actions sociales, inventorier les problèmes d'intendance à résoudre, se plaindre de l'irascibilité de certains allocataires, s'indigner de la cupidité de ces faux résistants venus tardivement à la rescousse de la victoire... Saint-Étienne n'était plus très loin et, sûrement, Antoinette avait hâte de retrouver les siens. "Pour autant, madame Marey ne me pressait pas. Elle était calme, bavardait normalement", se remémore Pétrus Constant. Comme je lui rapporte les assertions⁴⁸ arguant de l'autoritarisme et de la précipitation chez Antoinette Marey, mon interlocuteur rétorque vivement : "Sachez, Monsieur, que c'était une femme d'une grande gentillesse" et d'insister : "Elle était vraiment admirable". À cette heure vespérale, au bord d'une route familière, le destin, implacable, va cruellement interrompre une banale mission.

*
* * *

"Arthur", lui, sa vie durant, portera le terrible poids de cette dramatique fatalité⁴⁹. S'il a bien voulu s'épancher, me donner quelques détails, notamment sur le lieu du dramatique accident qu'il a su, de nos jours, repérer par "un chalet de bois noirci orné d'un macaron sur

45 - Le prénom de madame CLAPIER nous reste ignoré.

46 - Elle est la fille de monsieur et madame Lucien MASSET.

47 - Les G.M.O. ont été créés par le commandant MAREY le 12 juillet 1944. Ils sont généralement commandés par un lieutenant. L'effectif du G.M.O. "18 juin" passera rapidement de 60 à 140 hommes. Les hommes sont armés de fusils et de mitraillettes avec un fusil-mitrailleur et des grenades. Ce groupement maquisard sera impliqué dans plusieurs actions locales de harcèlement ou de sabotage.

48 - Celles que m'ont confiées le colonel (e.r.) René GENTGEN et Henri JEANBLANC.

49 - Aujourd'hui âgé de 77 ans, il avait 23 ans le jour de l'accident.

lequel est peint un écureuil”⁵⁰, emplacement de la borne kilométrique 51, il préférera, en son âme et conscience, ne pas s’attarder sur cette tragédie indéfiniment prolongée en cauchemars. Il est des souvenirs qui, tels d’horribles miroirs, font souffrir mille tortures.

*
* *
*

Au dos de l’unique feuille de *La Dépêche Démocratique* du lundi 16 octobre 1944⁵¹, on peut lire : *Sur la route - Madame Marey est grièvement blessée dans un accident d’auto - Nous avons appris que dans la soirée de vendredi, Mme Marey, épouse du commandant Marey, chef des F.F.I. de la Loire, avait été sérieusement blessée sur la route de Montrond*⁵² *dans un accident d’automobile. Nous présentons au commandant nos sentiments de sympathie et à Mme Marey nos souhaits de prompt rétablissement.* Dans la rubrique *Avis de décès* on apprend que les funérailles de Marie Masset, dont le cercueil est exposé dans la chapelle de l’hospice de la Charité, auront lieu le mercredi 18 octobre, à 10 heures en l’église Saint-Louis à Saint-Étienne et qu’elle sera inhumée au cimetière Saint-Claude (ou du Crêt-de-Roch). Le commandant Marey assiste à la cérémonie.

Éveline Marey se souvient être allée, en compagnie de son père et de sa jeune sœur Marie-Thérèse, voir sa mère sur son lit d’hôpital. “Elle semblait aller mieux quoique étant toujours sans connaissance. On ne voyait que sa tête entourée de pansements ; j’étais tellement impressionnée que je n’ai pas pu m’en approcher.” Tôt, le samedi matin, Jean Marey, avec une grande tendresse et beaucoup de dignité, a annoncé à ses filles la mort de leur mère.

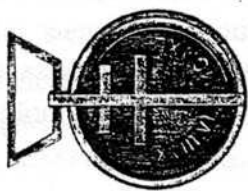
Le 23 octobre 1944, le journal gaulliste de Jean Nocher, *l’Espoir*, en page 2, annonce : *La mort de Mme Marey - C’est avec consternation que nous avons appris le décès de Mme Jean Marey, épouse du commandant des F.F.I. Le commandant Marey pleure en elle une compagne d’un dévouement inégalé ; dans l’action clandestine, elle s’était signalée dans le rôle infiniment dangereux d’agent de liaison ; lorsque son mari partit au maquis, elle le suivit, accomplissant maintes missions périlleuses, manifestant en outre, dans ses fonctions d’infirmière, un dévouement et un courage unanimement reconnus. Après les jours de peine, ce furent ceux de l’honneur : l’arrivée triomphale à Saint-Étienne. Mme Jean Marey recevait des mains de son mari la croix de guerre, récompense d’états de service bien rares chez une femme. Hélas, la dure loi du destin s’acharne souvent sur les meilleurs. Un brutal et banal accident d’automobile survenu près de Montrond (sic) devait entraîner pour Mme Marey des suites mortelles... Le commandant Marey a un autre amour, celui de ses soldats. Il sait que la tâche n’est pas terminée et entend y consacrer plus que jamais toute son activité.* Ainsi, en est-il du style journalistique

50 - Éveline MAREY ignorait d’ailleurs que ce fût à cet endroit. Elle se l’imaginait être survenu du côté de Cuzieu. Là le ménagement voulait que l’on n’en parlât pas à “Arthur”.

51 - *La Dépêche démocratique*, journal des Équipes chrétiennes, est dirigé par Barthélémy OTT (A.D. PER 316-2).

52 - On le voit l’endroit n’est pas précisé. Il est commun, à cette époque, de dire, au gré des voyageurs, la “route de Roanne”, la “route de La Fouillouse” ou encore la “route de Montrond”...

REPUBLIQUE FRANÇAISE
MÉDAILLE DE LA RÉSISTANCE FRANÇAISE



PATRIA NON IMMÉMOR

*Par Décret Du 24 Avril 1946
Vu l'ordonnance N° 48 Du 9 Février 1943 Du Général De Gaulle, Chef de la France Combattante,
Président Du Comité national français, instituant une Médaille de la Résistance française;
Vu l'ordonnance Du 7 janvier 1944, relative à l'attribution de la Médaille de la Résistance française,
La Médaille de la Résistance Française a été décernée, à*

Madame **Marey** Antoinette

Fait à Paris, le 12 Novembre 1947

*Inséré, scellé et enregistré C. 73614
Le Chancelier de la Libération*

Le Secrétaire de la Commission de la Médaille de la Résistance Française

J. F. Marou

en cette époque encore trouble où il est surtout question de *justice populaire prompte et intraitable*. La guerre n'est, certes, pas terminée et le même journal titre à sa "une" : "*Les troupes russes ont pénétré dans les premières lignes de défense de la Prusse orientale*" et aussi : "*Violents combats de rues dans Aix-la-Chapelle*". Plus loin, dans la rubrique nécrologique, la famille Masset remercie toutes les personnes qui ont pris part à sa douleur. Ce même jour, le quotidien communiste *Le Patriote de Saint-Étienne, organe du Front National*⁵³ se contente d'un communiqué bref et laconique. Tous les journaux stéphanois du lendemain 24 octobre, publient l'avis de décès d'Antoinette Marey *survenu pieusement... à la suite des blessures reçues en service commandé*⁵⁴. On apprend que la messe de funérailles sera célébrée en l'église Saint-Louis, sa paroisse, ce même jour, à 10 heures, où son corps a été déposé. L'inhumation aura lieu dans l'intimité familiale au cimetière de Leignecq.

À titre posthume, Antoinette Marey sera décorée de la médaille de la Résistance avec cette citation⁵⁵ :

Magnifique animatrice et propagandiste inlassable qui, depuis 1943, dans ses fonctions de chef de liaisons du chef départemental F.F.I. de la Loire et directrice du service social clandestin du même département, s'est imposée non seulement par ses qualités d'organisatrice mais aussi par sa foi inébranlable et par l'exemple permanent qu'elle a donné dans l'accomplissement des missions les plus importantes et les plus dangereuses. Morte pour la France le 20 octobre 1944, restera pour tous ceux qui ont été à ses côtés un pur symbole du patriotisme.

Une assistance que la presse qualifie de *considérable* est venue rendre un dernier hommage à la disparue. Cette large assemblée entend aussi *témoigner sa sympathie et toute son admiration à la famille de cette femme héroïque, de cette vaillante épouse*⁵⁶, au point que nombre de Stéphanois en sont réduits à se masser silencieusement sur l'étroit parvis de l'église, débordant sur la chaussée de la rue Gambetta, partie de la "Grand'rue", où ils bloquent la circulation. Éveline assiste seule, aux côtés de son père, à l'éprouvante cérémonie. La famille a jugé préférable d'en écarter Marie-Thérèse, trop jeune. Le cercueil de chêne clair verni est recouvert d'un drap tricolore sur lequel sont déposés la vareuse kaki de la défunte épinglée de la croix de guerre et son béret noir. Parmi les personnalités présentes on remarque le nouveau préfet de la Loire, Lucien Monjauvis, le docteur Eugène Muller, maire de Saint-Étienne, mais aussi le commandant Saccardi, commissaire du gouvernement, une délégation de l'armée américaine, une autre de l'armée polonaise ainsi que de nombreux officiers des F.F.I. et un groupe imposant de porte-drapeaux.

53 - *Le Patriote* est dirigé par Charles CHAPUIS (A.D. PER 316-1).

54 - Antoinette MAREY était croyante ; elle pratiquait régulièrement la religion catholique.

55 - Décernée par décret du 24 avril 1946, le diplôme de la médaille de la Résistance française d'Antoinette MAREY a été fait à Paris le 12 novembre 1947 et enregistré sous le n° 7364. La médaille de la Résistance Française a été instituée par l'ordonnance n° 42, du 9 février 1943, du général de Gaulle, Chef de la France combattante. Les clauses de son attribution sont établies par l'ordonnance du 7 janvier 1944.

56 - *L'Espoir*, 25 octobre 1944, p. 2 (A.D. PER 316-1). *L'Espoir* est le journal des Mouvements de Libération Nationale.

Un détachement de l'Armée secrète rend les honneurs militaires. Le chanoine Bérardier, curé de la paroisse⁵⁷, officie en tenue funèbre assisté de l'abbé Convers, son vicaire. En termes pathétiques, il évoque l'abnégation de la défunte, son charisme, son grand courage et sa foi en la Patrie, mais c'est monseigneur Bornet, évêque coadjuteur de Lyon qui, au terme de la cérémonie, donne l'absoute dans les senteurs de l'encens.

Tandis qu'au clocher sonne le glas monotone, le cercueil est hissé sur une grosse berline décapotable de la patrouille d'élite Ferréol. C'est un long cortège de voitures chargées de fleurs qui prend la direction de Bellevue, puis celle du petit village de Leignecq, non loin de Saint-Bonnet-le-Château. Un mois, très exactement, s'est écoulé depuis la remise de la croix de guerre et la fière poignée de main.

Quelques jours plus tard, le 11 novembre 1944, jour anniversaire de l'armistice de 1918, victoire et deuil, est, pour le commandant Marey, l'occasion d'un ordre du jour, message d'ardeur patriotique et de fierté retrouvée, propos empreints de tendresse et d'amour. Intitulé *In memoriam*, ce texte remarquable est un poignant éloge dédié à la mémoire de son épouse :

À tous les deuils qui ont été le tribut de nos victoires et de notre libération est venu s'ajouter l'autre semaine, un autre deuil. Nous avons perdu celle qui était non seulement ma compagne mais aussi mon plus ancien et mon plus fidèle compagnon de lutte et l'un de mes plus beaux soldats.

À vous tous qui, depuis des mois et des années, l'avez côtoyée dans la lutte clandestine ou dans l'action en pleine lumière, elle portait, vous le savez bien cette affection loyale, sincère et profonde qui unit à jamais ceux qui ont partagé les mêmes dangers, les mêmes souffrances et la même misère pour servir un même idéal. Et son attachement pour vous et pour tous ceux qui vous sont chers n'avait d'égal que le mien.

Cette affection vous la lui avez bien rendue. Durant la semaine où toutes les volontés et toutes les intelligences humaines se sont tendues et ligüées pour essayer de l'arracher à la mort. J'ai lu dans vos yeux qui cherchaient les miens, tour à tour l'angoisse et l'espoir et j'ai senti monter à vos lèvres les prières qui venaient de votre cœur.

En dépit de cette immense communion de toutes nos volontés et de toutes nos âmes, le destin n'a pas voulu que nous la gardions.

Vous lui avez fait des funérailles imposantes par la grandiose manifestation d'amour fraternel qu'elles ont constituée, dont je vous remercie du plus profond de mon cœur de soldat et de chef.

Et puis, par la route qui conduit sur les plateaux de Saint-Maurice, de Saint-Bonnet-le-Château et d'Usson, l'équipe des Anciens et des Apôtres est montée l'ensevelir, simplement, en soldat, dans le petit cimetière de Leignecq.

J'ai choisi ce sommet pour sa dernière demeure non seulement pour des raisons de famille, mais aussi et surtout parce que j'ai voulu qu'elle repose à jamais dans le pays de nos maquis et de nos combats, là où nous avons trempé nos énergies, forgé nos volontés et, il faut bien le dire, accroché nos cœurs de guerriers.

57 - Le chanoine BÉRARDIER, curé de la paroisse Saint-Louis de 1931 à 1948, est bien connu des MAREY. Le commandant lui a jadis confié le drapeau du 5ème R.I. que le prêtre a soigneusement caché derrière le maître-autel jusqu'au jour de la Libération. Alors, le commandant MAREY l'a solennellement remis à l'Armée secrète.

Ainsi, face à Montarcher, La Chapelle et Ferréol, tout près de ce petit village de Merle d'où j'ai commandé votre victoire d'Estivareilles, entre ce champ de bataille et celui de Gland qui fut notre premier symbole, elle reposera pareille à nos morts de Saint-Maurice et d'Estivareilles, tombés pour la même cause.

Et quand, poussés par notre nostalgie du passé, nous irons en pèlerinage vers ces hauts lieux, nous y retrouverons ce qui fut et ce qui reste notre raison de vivre et de combattre.

Dans ce coin de France, nous retrouverons ainsi accrochée aux branches de pins et de sapins la multitude de nos souvenirs gais ou tristes, mais toujours rudes et sains ; sur ces petites routes étroites qui relient les hameaux où s'abritaient nos camps, nous reverrons, en fermant les yeux, nos groupes s'élancer joyeusement vers les missions lointaines, nos convois rouler vers les rencontres souhaitées et le rêve fera peut-être revivre les guetteurs postés à la lisière des bois ou blottis derrière les rochers.

Alors, sur cette terre qui fut purifiée par nos luttes, baignée de notre sang et qui garde nos morts ensevelis en elle, nous nous dirons que si les hommes passent, les idées et la France demeurent.

Et c'est pour cela qu'en dépit de nos deuils et de nos douleurs même les plus grandes il faut, toujours debout, poursuivre inlassablement l'œuvre entreprise. Il faut, non seulement maintenir, mais il faut plus, il faut aller de l'avant et construire.

Vous êtes et nous sommes des hommes d'idéal, vous êtes et nous sommes les Soldats libres de notre France libre, puissante et grande, nous avons fait d'avance tous les sacrifices que nous voulions faire, nous nous sommes donnés. C'est de là que vient notre grandeur. Et c'est pour cela, aussi, que sans défaillance, lorsque l'un d'entre nous tombe sur la route du devoir, les autres doivent se contenter de serrer farouchement les rangs pour continuer à marcher les yeux fixés sur l'avenir."⁵⁸

*
* *
*

58 - Le commandant MAREY, à la tête du bataillon "Sambre-et-Meuse", quittera Saint-Étienne le 13 décembre 1944 pour le front des Alpes. La veille, à la bourse du travail, devant un auditoire nombreux et passionné, il avait fait ses adieux à la population stéphanoise. Il reste le chef emblématique de la Résistance locale, vénéré de ses officiers et de ses hommes, malgré, semble-t-il, les divergences de vues, voire les querelles de prérogatives qui l'opposeront à son adjoint, le commandant GENTGEN et à quelques autres résistants. Chevalier de la Légion d'honneur en 1945, officier en 1955, il mourra assassiné à El Milia, en Algérie, le 28 mars 1959 alors que, colonel, promis au grade de général, il commandait le 23ème R.I. Il est inhumé au cimetière de Saint-Hilaire-Cusson-la-Valmitte (au fond de l'allée centrale) dans son cher pays du maquis. À titre posthume, il sera fait commandeur de la Légion d'honneur.

Récemment, par un bel après-midi de printemps baigné de soleil, j'ai poussé le battant grinçant du modeste portail de fer forgé qui ferme l'étroit cimetière de Leignecq, au pied des murailles ruinées, mais joliment restaurées, d'un château féodal⁵⁹. Le caveau de pierre moussue où repose *Antoinette Marey, épouse de Jean Marey, morte pour la France, 1909-1944*, au côté de ses parents, est aisé à trouver, plaqué à mi-distance contre le mur de droite. Là-haut, à l'entrée de la place de l'église plantée d'un tilleul séculaire, sur le marbre gris d'un monument aux morts flambant neuf, son nom figure en lettres d'or. Le regard lumineux d'Antoinette Marey s'est, par un cruel soir d'automne, soudainement fermé à jamais du côté de Veauche. Désormais, elle a rejoint le calme paisible et champêtre des hauts plateaux foréziens, la terre de ses ancêtres, son éternel maquis.

*
* *

Des raisons familiales ont séparé les cendres de Jean et Antoinette Marey. Un jour, peut-être, ces fameux complices de l'Armée secrète ligérienne seront à nouveau réunis dans une même tombe. D'ici là, on se plaît à imaginer que leurs ombres enlacées folâtraient dans cette verte campagne comme ils le faisaient, adolescents, au temps des grandes vacances.

*
* *

Ma démarche investigatrice voulant reconstituer ce "fait divers" veauchois pour rencontrer la mémoire d'Antoinette Marey m'a, par personnes interposées⁶⁰, mis en relation avec le colonel (en retraite) René-François Cusset. "Veauche, m'écrit-il, a joué un rôle important et agréable dans notre jeunesse, la villa de mes beaux-parents nous a accueillis bien souvent pour y passer de bonnes vacances ou des séjours plus courts!"⁶¹ Aujourd'hui, mon correspondant donne pour cadre à une retraite bien méritée un charmant village de l'Hérault. Saint-Cyrien, le lieutenant René Cusset, arrive à Saint-Étienne dans les premiers jours de mars 1943. Il s'intègre aussitôt dans la résistance militaire, rejoint Marey comme cadre de l'Armée secrète. Le lieutenant "François" est le chef d'une unité combattante, le groupement "François", dont la logistique est rattachée au secteur de Firminy. Il est l'adjoint du commandant Marey, son principal officier d'état-major, lors des combats victorieux d'Estivareilles au lendemain

59 - Certaines dépendances de cette bâtisse ancestrale ont, au lendemain de la guerre, été acquises et aménagées par le père d'Antoinette.

60 - Je tiens ici à remercier mesdames André JEANPIERRE et Robert VÉRICEL, de Veauche.

61 - Monsieur et madame KRISTENSEN, propriétaires de la villa "les Vernes", rue des Vernes, près de la Gare. Andrée, l'épouse de René-François Cusset, est décédée en ce mois d'octobre 1998. Elle aussi avait rejoint son mari dans le maquis où elle servait comme infirmière.

desquels il reçoit ses galons de capitaine⁶². Depuis lors, il voue à son chef une grande considération, proche de la vénération. Cet "ancien du Maquis", comme il s'intitule lui-même, m'a confié cette courte anecdote⁶³ où l'humour se joue du risque fatal encouru, le peloton d'exécution :

"Pendant cette période (printemps-été 1944), je n'eus qu'une fois à "travailler" dans la plaine du Forez. Notre chef départemental (le commandant Marey) me demanda, en avril (ou mai) 1944, de venir depuis Firminy, avec une équipe de mes "durs" du coin, pour aller déterrer des fûts d'essence que des paysans, tout juste arrêtés par la Gestapo, avaient cachés près de leur habitation. Cette ferme se trouvait à quelques kilomètres au nord de Feurs, à l'ouest de la route nationale (R.N. 82). En camion, avec une équipe de cinq hommes, nous nous rendîmes de Firminy à l'emplacement indiqué et il nous a fallu faire deux voyages pour emmener les fûts chez un complice (?)⁶⁴ près de Sury-le-Comtal. Bien sûr, nous étions bien armés mais, au premier voyage, une surprise nous attendait : de l'autre côté du pont sur la Loire, à Feurs, une section d'Allemands était en train de lever un barrage. Il nous était, évidemment, impossible de faire demi-tour. Il nous fallait passer, coûte que coûte, soit en comptant sur une négligence de l'ennemi, imputable à la fin de leur mission de contrôle, soit en vendant nos peaux le plus cher possible ! La première éventualité, avec un petit salut "amical" au passage, s'avéra la bonne. Nous étions trois sur la banquette avant du camion, revolvers sur les genoux. Les deux autres, avec des mitraillettes, étaient dissimulés sous la bâche de la benne avec les deux fûts de carburant. Devant, avec moi, il y avait Albert Jamet (le très fameux "Jacques", de Firminy)⁶⁵ et Maurice Knoblauck (un de mes jeunes de Saint-Cyr, désigné par Marey pour "l'action directe" à l'échelon départemental). Maurice Knoblauck sera tué par la Milice le 6 juillet 1944⁶⁶ ."

*
* *
*

62 - GENTGEN R., "L'Armée secrète de la Loire", "Du Puy à Estivareilles", p. 108-135, Service Historique de l'Armée de Terre - Vincennes, Paris, 1992.

63 - Lettre à l'auteur du 14 avril 1998.

64 - Le point d'interrogation est mentionné par René-François CUSSET.

65 - Le lieutenant Albert JAMET, ancien du groupe "Ange", commande, depuis la fin juin 1944, le G.M.O. "Bir - Hakeim" (140 hommes), installé à La Chaulme, dans le Haut-Forez.

66 - Voir précédemment.

En feuilletant la liasse des journaux jaunis de ce temps-là, mon attention a été attirée par la photographie d'un visage d'enfant coiffé d'un képi blanc galonné⁶⁷, avec ce commentaire : *Gérard Cusset, cinq ans, fils du capitaine Cusset, dit "capitaine François", a été nommé caporal honoraire du bataillon !* Le 24 août 1944, sur la grand-place de Saint-Bonnet-le-Château, entouré d'une foule en liesse, le commandant Marey a pris dans ses bras le bambin, en réalité seulement âgé de deux ans et demi, qu'il venait de guider pour déposer une gerbe devant le monument aux morts, puis le prenant dans ses bras et le montrant à son vaincu d'Estivareilles, le colonel allemand Metzger, il lui a dit gravement : "Saluez, Monsieur, ceci est la France et ça vous ne l'aurez jamais !"



Le petit Gérard Cusset coiffé de l'imposant képi paternel de capitaine, la poitrine bardée de l'écusson tricolore des F.F.I. vous salue bien !

(Collection particulière)

67 - Il s'agit, bien entendu, du képi de son père, René-François CUSSET, auquel, le jour même, le commandant MAREY a officiellement annoncé sa promotion au grade de capitaine (à titre provisoire) à compter du 6 juin 1944 (décision prise par le commandement de la région militaire "R 1" de Lyon).

Pétrus Constant est décédé des suites d'une longue et cruelle maladie le 12 août 1998, à six heures trente du soir. À cette même heure vespérale où, en 1944, le destin l'avait physiquement épargné et moralement abattu. Jusqu'à ses derniers instants, son cerveau embrumé le plongeait encore et encore dans le drame d'autrefois.

Pétrus Constant, fils d'agriculteurs, né le 24 mars 1921 à Saint-Maurice-en-Gourgois (Loire) où il sera inhumé, n'a que 23 ans quand au printemps de 1944, gaulliste convaincu, il rejoint l'Armée secrète au sein du groupe mobile d'opération "18 juin". Alors, il devient "Arthur". Compte tenu d'une légère claudication, séquelles d'une poliomyélite contractée dans son enfance, mais surtout pour son audace, son sérieux et ses compétences de mécanicien, il est affecté comme chauffeur à l'état-major du commandant Marey. Le 5 août 1944 "Arthur" est volontaire pour conduire en voiture, depuis Montarcher (Loire) jusqu'à Rodez (Aveyron) le général Guillain de Bénouville, le capitaine Mangin et un opérateur radio, parachutés en Forez avec leurs bagages de documents⁶⁸. Un tel trajet en zone occupée alors que les troupes allemandes sont aux abois est des plus périlleux, aussi son sang-froid en la circonstance lui vaudra, plus tard, en mai 1946, la croix de guerre avec étoile de bronze. Après la Libération, Pétrus Constant intègre les services de la presse stéphanoise. À la "Tribune républicaine", devenue "La Tribune-Le Progrès", il exercera jusqu'à l'âge de la retraite les fonctions de chef de service en charge des expéditions. Personnage discret quoique arborant fièrement ses décorations, fidèle à son passé de résistant, "Arthur" s'adonnera inlassablement au maintien de la fraternité du Maquis. L'un des fondateurs de l'Association départementale des Anciens de l'Armée secrète, il en sera, plus de cinquante années durant, secrétaire, puis vice-président, enfin coprésident. Chaque année, rituellement, il organisait les cérémonies commémoratives des combats d'Estivareilles.

Lucien Neuwirth, sénateur de la Loire et résistant notoire, faisant référence à l'action exemplaire de Pétrus Constant déclarera attristé⁶⁹ : "Pour lui, la fraternité des combattants de l'ombre ne pouvait être qu'active. Aussi, avec quel dévouement s'inquiétait-il du sort des uns et des autres, des problèmes familiaux, des aides à apporter ici ou là. Un jour, je lui ai dit : "Tu es un vrai saint-Bernard !" ; il m'a répondu tout de go : "Et alors, il en faut !"

Lors de la messe de funérailles⁷⁰, Louis Thévenot, actuel président de l'Association départementale des Anciens de l'Armée Secrète, après avoir brièvement jalonné la méritoire carrière du Résistant pourra conclure, pathétique et direct, dans l'esprit des vétérans : "Adieu, Arthur, mon frère..."

Le portrait impavide du général de Gaulle, celui du temps de l'Appel, veillait sur le cercueil drapé de tricolore.

68 - Parachutage effectué à partir d'un avion bimoteur "Lysander" à proximité de Précieux (Loire).

69 - *La Tribune-le Progrès*, n° 46 773, 14 août 1998.

70 - Lundi 17 août 1998, 16 heures, église Sainte-Thérèse, Le Rond-Point, Saint-Étienne.

Gratitude...

À priori, je ne pensais pas avoir grand-chose à dire tant les informations officielles m'étaient comptées pour évoquer Antoinette, la valeureuse compagne du commandant Marey, ce héros de mon enfance stéphanoise bercée par le cauchemar de la guerre, la captivité de mon père. C'était oublier que la fortune sourit généralement à qui sait persévérer dans ses états passionnels. Ainsi, au fil des rencontres et des discussions, me voilà bientôt mis en relation avec les témoins de ce temps-là, ceux qui ont connu, apprécié et même aimé Antoinette Marey. D'abord, sa fille aînée Éveline, d'emblée réservée puis volontiers coopérative avec une grande et franche convivialité. Pétrus Constant, lui, reste à jamais meurtri d'avoir, bien involontairement, imprimé le coup de volant fatal. Certes, en conducteur prudent et expérimenté, il pensait bien, selon cette réaction normale, instinctive, de dernière chance, éviter le pire. Cinquante-quatre ans plus tard, déjà gravement malade, il a beaucoup souffert en me relatant les circonstances de ce maudit "vendredi 13". Enfin, le colonel en retraite René-François Cusset, alors "capitaine François", a bien voulu me faire partager certains de ses chers et glorieux souvenirs alors même que disparaissait sa chère épouse. Il m'a aussi encouragé à relater les grandes heures de la courte et intense vie d'Antoinette Marey. Qu'ils en soient, tous, très sincèrement remerciés.

Pour le reste, il m'a suffi de lire les maigres journaux de l'époque dans les salles d'études des Archives départementales et municipales, de quêter le moindre document et ouvrage sur le sujet et, plus généralement, de hanter avec leurs fantômes, les allées de l'Histoire.

La Sapinière, décembre 1998